

MARIE-PAULE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Marie-Paule / Sylvie Gobeil

Nom : Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure

Gobeil, Sylvie, 1957 | Grande dame de l'élégance

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Grande dame de l'élégance

Identifiants : Canadiana 20240011155 | ISBN 9782898671654 (vol. 2)

Classification : LCC PS8613.O25 M37 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Couverture : Illustration partiellement créée avec l'imagerie générative

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

MARIE-PAULE

* * *Grande dame de l'élégance*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Marie-Paule

1. *Rêve sur mesure*, 2024

La dame en rose

1. *L'ascension*, 2022

2. *Rivalités*, 2023

La colline du corbeau

1. *Le château Ravenscrag*, 2020

2. *Le diadème écossais*, 2021

Lady Lacoste, 2018

De tendres aspirations, 2016

*À ma grand-mère Juliette, qui était modiste
à ses heures et appréciait l'élégance et le beau.*

C'est l'élégance simple qui nous charme.

— OVIDE

*Élégance ne signifie pas taper dans l'œil,
mais rester dans les mémoires.*

— GIORGIO ARMANI

*C'est important de faire connaître les Québécois
qui ont marqué l'histoire de la mode; la plupart des gens
les connaissent très peu. Avant l'avènement du prêt-à-porter,
la mode était plus élitiste et très glamour. La vie mondaine
était importante, avec ses galas et ses soirées. On dépensait
beaucoup pour s'habiller et on prenait plaisir à le faire.*

— MICHEL ROBICHAUD, 2009

1

Montréal, février 1950

Assise entre sa belle-mère et sa belle-sœur, Marie-Paule échange quelques mots avec elles avant le lever de rideau. Discrètement, elle promène un regard curieux autour d'elle. Entièrement rénovée il y a quatre ans, la salle dispose de mille sièges. La scène est dotée d'un éclairage dernier cri ainsi que d'un nouveau plateau tournant. Tout cela contribue à faire du Gesù un lieu prisé pour les événements artistiques. Ce soir se tient la première canadienne de la pièce *Polichinelle* de Lomer Mercier-Gouin. Plusieurs membres de la famille Nolin y assistent. Monique Jobin, la femme de Lomer, a pris place dans la première rangée aux côtés de ses beaux-parents, le sénateur Léon Mercier-Gouin et son épouse Yvette. Marie-Paule regrette l'absence d'Alice, qui a dû décliner l'invitation en raison d'une mauvaise grippe. *Sa compagnie aurait été tellement plus agréable que celle de sa sœur*, songe Marie-Paule. Le visage sévère, Aline semble presque contrariée d'être venue. Elle ne voit pas d'un bon œil que son gendre, reçu avocat il y a trois ans, se laisse distraire par l'écriture théâtrale. Sa fille Monique a beau lui répéter que Lomer est attiré par plusieurs centres d'intérêt différents (il est également peintre, illustrateur et dessinateur), Aline n'en démord pas. «Les arts, ce n'est pas sérieux», lui a-t-elle répliqué d'un ton sec, il y a quelque temps. *Pourtant, au sein de la famille, deux artistes réussissent plutôt bien leur vie*, pense Marie-Paule qui fait mine de se concentrer sur le programme de la soirée qu'on leur a remis à leur

arrivée. Cela lui permet de revisiter ses souvenirs. Elle se revoit au printemps dernier quand Phyllis Bronfman a essayé sa robe de mariée chez Holt Renfrew.

«Le jour où vous quitterez ce magasin, prévenez-moi, Marie-Paule. Je serai la première à franchir les portes de votre salon», avait affirmé Saidye Bronfman. Les propos tenus par la mère de Phyllis ont forcé la créatrice de mode à réfléchir à son avenir. S'est ensuivi un long questionnement intérieur avant qu'elle décide de se lancer de nouveau dans cette folle, mais excitante aventure. Jean ne s'oppose pas à ce projet. Les membres de la famille sont divisés en deux clans. Certains craignent qu'elle fasse fausse route et en sorte meurtrie une fois de plus. D'autres comme Jacqueline et Alice l'encouragent dans cette voie et ont confiance en elle. Néanmoins, elle a joué de prudence en aménageant son atelier de couture à son domicile. «La maison est assez grande. Je n'y vois aucun inconvénient», lui a répondu son mari lorsqu'elle lui a fait part de ses intentions. Du coup, elle s'est sentie délestée d'un poids. Il n'y aura plus d'allers-retours constants entre l'atelier et son domicile. Tout se fera au même endroit. Elle gagnera en temps qu'elle pourra investir en création. N'empêche qu'il ne lui a pas été facile de quitter Holt Renfrew où elle a travaillé comme créatrice de mode pendant huit ans. C'est avec un pincement au cœur qu'elle a refermé la porte du salon de haute couture qu'elle dirigeait dans le prestigieux magasin. Elle a pris soin de partir en bons termes avec son employeur. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. Mieux vaut assurer ses arrières. Ce sage conseil lui a été donné par son père. Elle a versé quelques larmes quand elle a annoncé son départ à la vingtaine d'employées qui travaillaient sous ses ordres. Quelques-unes étaient là depuis le tout début. Elles formaient une bonne équipe. «Chacune connaît sa tâche et tout est réglé comme une horloge suisse», se plaisait à lui répéter Annette. Mais Marie-Paule avait envie de relever de nouveaux défis. Les premiers jours suivant son départ, elle s'est

sentie euphorique et appréciait sa nouvelle liberté. Elle n'avait de comptes à rendre à personne et pouvait laisser libre cours à sa créativité. Elle a vite déchanté. Menant maintenant sa barque seule, elle doit voir à tout. Les clientes se sont rapidement passé le mot : Marie-Paule fait désormais cavalier seul. Curieuses, elles n'hésitent pas à se rendre au 335, avenue Elm à Westmount où la créatrice de mode les accueille avec un sourire affable. Les commandes affluent. Même si Marie-Paule s'en réjouit, elle ne pourra pas maintenir ce rythme bien longtemps. *Je dois embaucher du personnel*, réalise-t-elle en poussant un soupir.

— Ça ne devrait plus tarder, lui chuchote sa belle-mère qui se méprend sur son impatience.

— Il est rare que les représentations commencent à l'heure, ronchonne Aline.

Comme pour lui donner tort, le rideau se lève et des murmures de contentement se font entendre. Marie-Paule oublie ses soucis pour profiter d'une soirée divertissante. Robert Gadouas, François Lavigne, Denise Pelletier et Jean Coutu sont de bons comédiens. La pièce en trois actes promet d'être intéressante. « Lomer a écrit un drame poétique qui se veut humoristique. Soyez indulgents envers lui. C'est un jeune auteur », a tenu à préciser Yvette quelques jours avant la grande première. *Et qui a du talent*, réalise Marie-Paule, impressionnée par la qualité du texte. Elle coule un regard à Jean qui paraît fasciné par le spectacle.

Dès que le rideau tombe, Marie-Paule se lève pour applaudir. La pièce lui a plu et elle ne cache pas son admiration pour Lomer. *Yvette a de quoi être fière de son fils, qui semble vouloir suivre ses traces*, se dit-elle. À sa droite, Aline se lève à son tour. *Elle applaudit du bout des doigts*, note Marie-Paule qui constate également que la pièce reçoit un accueil mitigé. *Suis-je la seule à l'avoir appréciée à sa juste valeur ?*

se demande-t-elle. Son regard croise celui de son mari qui lui adresse un clin d'œil complice. *Nous sommes au moins deux*, se dit-elle en lui souriant.

Le couple se joint à un petit groupe pour célébrer la première représentation de *Polichinelle*. Une vingtaine de minutes plus tard, ils franchissent la porte d'un restaurant chic de Montréal. En plus des familles Nolin et Mercier-Gouin, les invités réunis autour de la table sont Gratien Gélinas, dramaturge et acteur, Robert Choquette, auteur du feuilleton radiophonique *La pension Velder*, ainsi qu'Édouard Montpetit, avocat. Les trois sont accompagnés de leur épouse respective. Alors que les hommes discutent ensemble, les femmes en profitent pour parler de la mode, un sujet de conversation qui fait toujours l'unanimité. Hortense Montpetit s'adresse à Marie-Paule :

— J'ai enfin le plaisir de faire votre connaissance, dit-elle d'une voix douce et aimable tout en jetant un regard appréciateur sur sa tenue.

Marie-Paule porte l'une de ses créations, une robe en lainage grège. Les manches sont longues, le col est en V et la jupe est évasée et longue.

— C'est joli, votre toilette ! ajoute la septuagénaire. Si j'avais quelques années de moins, c'est une robe que je choisirais sans hésiter. À mon âge, ce n'est pas évident d'être à la mode et élégante, regrette-t-elle. Nous sommes restreintes à nous habiller de façon conventionnelle et monotone.

— Je crois qu'à tout âge, la femme peut se permettre un brin de fantaisie, réplique Marguerite Choquette. Partagez-vous cette opinion, Marie-Paule ?

— Oui. Un joli accessoire, une touche de couleur, de beaux détails dans le vêtement apportent du style qui met en valeur toute femme.

Elle s'interrompt pour prendre une gorgée de vin blanc. Simone Gélinas se mêle à la conversation :

— Je ne connais pas grand-chose dans le domaine de la mode. Marie-Paule est la mieux placée pour répondre à la question que se posent la plupart des femmes : que porter pour être toujours chic et élégante ? Je suis à l'aube de la quarantaine et je refuse de me vêtir comme une fille de vingt ans.

— Vous avez raison, approuve Marie-Paule, sinon vous risquez de verser dans le ridicule. Tout est une question de dosage. Vous devez choisir des vêtements qui correspondent à votre morphologie, à votre personnalité et surtout à votre âge.

— Vous m'avez convaincue, déclare Hortense. Je vous rendrai visite prochainement.

— Je vous accueillerai avec plaisir, madame Montpetit.

— Marie-Paule vous réalisera un modèle unique, assure Lucie Nolin. Ma belle-fille a des idées, de la créativité et du style.

— Et beaucoup de talent, renchérit Yvette Mercier-Gouin.

— Vous parlez de Marie-Paule comme si elle était une nouvelle venue dans le monde de la mode, fait remarquer l'épouse de Gratien Gélinas. Pourtant, elle a ouvert son premier salon de couture il y a quinze ans. Elle est devenue une référence à Montréal. Ses créations sont maintenant reconnues au-delà des frontières de notre ville.

— Il ne me manque plus que l'auréole, plaisante Marie-Paule, qui se sent gênée de recevoir autant de compliments.

Toutes les femmes éclatent de rire. Alors que la conversation bifurque sur un autre sujet, Marie-Paule trouve réconfortant de savoir ce que les autres pensent d'elle. Depuis qu'elle a démissionné de son poste chez Holt Renfrew, elle s'interroge sur le bien-fondé de sa décision. Par moments, elle regrette d'avoir jeté par-dessus bord revenus réguliers, sécurité financière et prestige. Mis à part de l'inquiétude et de l'incertitude quant à la suite de sa carrière, qu'a-t-elle gagné au change ? Elle travaille sans relâche et les clientes ne manquent pas, mais qu'en sera-t-il une fois qu'elles auront assouvi leur curiosité ? « Tout va bien aller », croit-elle entendre sa mère lui souffler à l'oreille. Même si son décès remonte à cinq ans, Anna Archambault reste présente dans le cœur et la tête de sa fille aînée. Toujours de bon conseil, elle savait comment lui redonner confiance.

— Avez-vous aimé la pièce ?

Marie-Paule tourne la tête vers sa voisine de table qui vient de lui poser cette question. Une coupe de champagne à la main, un sourire aux lèvres et les yeux pétillants, Monique Jobin attend sa réponse. Visiblement, la jeune femme n'a aucun doute sur le succès de son mari. Elle est convaincue de sa réussite. Cela se voit et s'entend. Son attitude ouverte et avenante contraste avec celle de sa mère, assise à sa droite. La mine sombre et les lèvres pincées, Aline n'a échangé que quelques mots avec les autres convives. *Elle pourrait fournir un effort pour se montrer aimable*, pense Marie-Paule.

— J'ai adoré, répond-elle avec sincérité. Sous sa toge d'avocat, Lomer cache une âme d'artiste.

— Je l'ai toujours su, renchérit Yvette, dont les yeux brillent de fierté.

— La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, réplique Marie-Paule. N'es-tu pas en nomination pour le trophée de l'auteur dramatique canadien de l'année ?

Du revers de la main, Yvette balaie la prédiction de son amie.

— Ce n'est pas chose faite. Nous sommes plusieurs en lice pour l'obtention de ce prix.

— Quant à moi, tu l'as déjà gagné. Plusieurs de tes pièces sont traduites et jouées dans les plus importantes villes du pays. Tu es une dramaturge prolifique...

— Assez parlé de moi, l'interrompt doucement Yvette. C'est la soirée de Lomer, et non la mienne. Trinquons à sa réussite.

Marie-Paule cogne aussitôt son verre contre celui d'Yvette en prenant soin de bien la regarder dans les yeux. «Autrement, ça porte malheur», lui a-t-on déjà dit dans le passé. Elle lève ensuite son verre en direction de celui qu'on célèbre.

— À Lomer, lance-t-elle, assez fort pour que tous l'entendent.

Hommes et femmes l'imitent, même Aline qui esquisse un sourire léger. *Enfin un peu de bonne volonté de sa part*, songe Marie-Paule, qui reporte son attention sur le jeune avocat. Elle semble percevoir de la mélancolie ou de la tristesse dans ses yeux. *Pourquoi?* se demande-t-elle. *Jacqueline me répondrait de cesser de chercher la petite bête et de déguster mon repas. Et c'est ce que j'ai l'intention de faire*, se dit-elle en piquant sa fourchette à dessert dans sa tarte au sucre.

2

1952

Dans la nuit du 22 mars, Charles-Auguste Archambault meurt à son domicile. La nouvelle de son décès ne provoque pas une onde de choc au sein de sa famille, car le septuagénaire souffrait depuis longtemps.

— Il est enfin libéré de ses douleurs, murmure Irène après avoir jeté une rose blanche sur le cercueil de son père.

Ses frères et sœurs se tiennent silencieux, mais sont du même avis. Il fait un soleil radieux et le temps est doux. En ce mardi matin, le cimetière Notre-Dame-des-Neiges a presque un air de fête. Les trois derniers jours ont été éprouvants pour la famille, avec tous ces gens qui ont défilé à la résidence du défunt pour offrir leurs condoléances. À tous, il fallait répéter les mêmes mots, sans oublier de les remercier et de sourire. Aucun des petits-enfants n'a assisté aux funérailles. La famille a décidé que c'était mieux ainsi. Marie-Paule considère que ses filles, respectivement âgées de douze et cinq ans, sont encore trop petites pour faire face aux épreuves de la vie. «Mieux vaut prévenir les traumatismes», a-t-elle argumenté. «Marie-Claire, oui, mais Patricia est assez grande, a répliqué Jean. Lui cacher la vérité et la tenir à l'écart n'est pas bon. Elle a besoin de comprendre ce qu'est la mort. En voyant le cercueil de son grand-père, elle réalisera qu'il est vraiment décédé.» Après une

longue discussion, le mari s'est rangé à l'avis de sa femme. Alice s'est occupée de ses deux nièces. Pour leur changer les idées, elle les a amenées à son atelier de sculpture. Juste avant le départ de ses filles, Marie-Paule les a serrées dans ses bras. «Je vous aime gros», leur a-t-elle chuchoté avant de les laisser partir avec leur tante. La plus jeune est revenue sur ses pas et a fixé sa mère d'un regard empreint de gravité: «Si tu nous aimes, pourquoi veux-tu que nous partions?» a-t-elle demandé. Devant la logique de l'enfant, Marie-Paule est restée sans voix. Heureusement, Jean est intervenu. D'un ton calme, il a expliqué à sa fille cadette que parfois il faut faire des compromis et que la vie n'est pas toujours simple et facile. «Mais ce que je sais avec certitude, c'est que votre mère agit ainsi pour votre bien.»

* * *

— Maintenant que Laurent est marié, nous ne sommes plus que deux célibataires dans la famille: Pierre et moi, déclare Jacqueline en faisant valser ses chaussures à talons aiguilles dans le salon.

Elle se love dans le canapé et masse ses pieds endoloris par le port de ses souliers à bouts pointus. Elle a regretté leur achat dès l'instant où elle les a étreints. Toute la journée, elle ne pensait qu'à ses pauvres orteils recroquevillés dans ses souliers trop étroits. Des heures à endurer le martyre. Quand Marie-Paule lui a proposé de prendre un café après les noces de leur frère, Jacqueline a prétexté vouloir rentrer chez elle pour se plonger dans un bain chaud en écoutant de la musique relaxante. «Ne fais pas ta pantoufflarde.» Piquée au vif par la remarque de sa sœur aînée, Jacqueline a accepté l'invitation. Marie-Paule l'observe en souriant.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi? lui demande Jacqueline. C'est la vérité, non?

— Il ne tient qu'à toi de changer la donne, réplique Marie-Paule sans se départir de son sourire.

— Je suis très heureuse ainsi. Je fais ce que je veux et je ne suis pas prête à faire des concessions pour un homme, aussi beau et charmant soit-il.

— Tu parles ainsi parce que tu n'as pas encore trouvé celui qui fera chavirer ton cœur. Quand ce jour viendra, tu ne tiendras plus le même discours.

— Tu es une éternelle romantique, Marie. Je suis différente de toi.

Marie-Paule se lève pour allumer quelques lampes dans la pièce. La noirceur arrive plus tôt en septembre et rappelle que la belle saison tire à sa fin.

— La cérémonie d'aujourd'hui ne t'a pas fait rêver un tout petit peu? demande-t-elle en retournant s'asseoir en face de sa sœur.

— La tenue de Jeanne d'Arc, oui. Elle était digne d'un conte de fées. Notre nouvelle belle-sœur rayonnait de fierté. Porter une robe de mariée conçue par la grande dame de la haute couture montréalaise est une chance qui n'est pas donnée à toutes les femmes.

— N'essaie pas de détourner la conversation en me flattant, Jacqueline.

— Je ne dis que la vérité. Les Montréalaises les plus élégantes ainsi que les femmes du monde officiel et de la haute finance s'habillent maintenant à ton salon.

Marie-Paule trempe les lèvres dans son thé au jasmin. Elle ne peut nier l'affirmation de sa sœur. Depuis qu'elle a remis sa démission chez Holt Renfrew, il y a trois ans, elle a travaillé d'arrache-pied pour faire de son salon une adresse incontournable en ville.

Et elle est sur le point de réussir. Hermance, Annette et Florence l'ont suivie. Elle est heureuse de pouvoir compter sur ses fidèles collaboratrices. Elle appuie sa tête contre le dossier et ferme les yeux. La journée a été chargée en émotions. À la vue de la mariée remontant l'allée centrale au bras de son père, Marie-Paule a versé une larme en se remémorant ses noces et le bonheur qu'elle a ressenti ce jour-là. Il lui semble que c'était hier...

— Tu n'es pas très bavarde, fait remarquer Jacqueline.

Marie-Paule ouvre les yeux.

— Excuse-moi, le champagne m'a donné mal à la tête.

— Voilà pourquoi il ne faut pas abuser des bonnes choses, rétorque sa sœur, un brin moqueuse.

— Tu en as bu plus que moi, mais tu tiens mieux l'alcool, voilà tout.

— Je suis une femme forte, pas une petite chose fragile qui...

Jacqueline n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'elle reçoit sur le nez un coussin lancé par sa sœur.

— Tu veux engager une bataille? Eh bien, tu vas être servie, dit-elle en lorgnant les quatre coussins disposés sur le canapé.

Elle les lance un à un vers Marie-Paule qui tente d'esquiver les coups en riant.

— Qu'est-ce qui se passe ici? demande Jean, qui vient de faire son entrée dans la pièce.

Apercevant sa femme et sa belle-sœur, encore vêtues de leur tenue de soirée, se comporter comme des gamines, il éclate de rire, car la scène est trop cocasse. Il n'en faut pas plus pour que les deux sœurs se liguent contre lui.

— Seul contre toutes, mais je ne m'avoue pas vaincu, déclare-t-il en entrant dans le jeu.

Leurs cris joyeux réveillent Patricia et Marie-Claire. Les petites sortent de leur lit et se dirigent vers le salon. Sur le seuil, elles observent leurs parents et leur tante avec des yeux ronds. Dans la pièce, tout est en désordre. Des coussins sont entassés pêle-mêle sur le tapis. Pieds nus, échevelées, les joues rouges et les yeux brillants, les deux femmes bombardent Jean avec tout ce qui leur tombe sous la main.

— Au secours, les filles ! Venez m'aider, les implore leur père en les apercevant.

Elles ne se font pas prier. Pour une fois qu'elles peuvent lâcher leur fou, elles comptent bien en profiter. Il est rare qu'elles aient l'occasion de jouer ensemble. Le travail accapare tout entier leurs parents. La plus grande entraîne sa sœur vers le milieu de la pièce.

— Enfin du renfort ! s'écrie Jean en faisant mine de se sentir soulagé.

Il apprécie ce petit moment passé en famille. *Ça devrait arriver plus souvent*, songe-t-il.

* * *

— C'est tellement beau ! s'exclame Patricia qui contemple la façade ornée d'une corniche de pierre.

L'adolescente admire l'immense fenêtre garnie d'un balconnet qui se trouve à l'étage de la résidence située au 486 de l'avenue Wood à Westmount.

— Attends de voir l'intérieur, tu vas être impressionnée, lui assure Marie-Paule en se dirigeant vers la porte principale qui est surmontée d'un losange de terracotta dont les pointes sont agrémentées de feuillage.

L'aspect studio parisien que l'architecte a voulu donner à l'espace intérieur a plu d'emblée à la créatrice de mode. Le salon a été aménagé sur deux étages. Quant à l'adolescente, elle se réjouit d'être seule avec sa mère pour cette première visite des lieux. Dès qu'elles franchissent le seuil, Patricia s'étonne de l'absence de meubles. Mis à part la magistrale cheminée qui trône au milieu du salon, elle n'aperçoit aucun tableau sur les murs ni de plantes vertes ou de tapis au sol. La maison possède quatre chambres et trois salles de bains. Cette succession de pièces vides la déçoit.

— Alors, qu'en penses-tu ? demande Marie-Paule après lui avoir fait faire le tour du propriétaire.

L'enthousiasme s'entend dans sa voix. Visiblement, elle est sous le charme de l'endroit, ce qui n'est pas le cas de sa fille.

— La maison est grande, mais il n'y a rien à l'intérieur. Ça lui donne un air triste, avoue candidement Patricia.

Le son de sa voix rebondit sur les murs et crée un effet d'écho.

— Ça ne restera pas ainsi, promet Marie-Paule. Je vais bien l'aménager. Une fois terminée, cette maison sera splendide.

Patricia n'en doute pas un instant. Sa mère est dotée d'un goût sûr, tout le monde s'accorde à le dire.

— As-tu remarqué la vue magnifique sur la montagne ? dit Marie-Paule, qui avance vers l'immense baie vitrée qui s'étend du sol au plafond du second étage.

L'adolescente n'a d'autre choix que de la suivre. Elle reconnaît que la vue est spectaculaire. Néanmoins, une question ne cesse de lui trotter dans la tête.

— Pourquoi as-tu acheté cette maison, maman ? La nôtre ne te convenait plus ?

Marie-Paule délaisse la contemplation du paysage et se tourne vers sa fille. L'incompréhension et l'inquiétude se lisent dans les yeux de cette dernière. Elle lui explique donc d'une voix douce et rassurante :

— Nous ne déménageons pas ici, Patricia. Cette demeure sera mon lieu de travail. Elle comprend un grand atelier qui me sera très utile. Quand j'aurai complété l'agencement des pièces, je pourrai y présenter mes collections. Depuis des mois, je cherche un endroit qui a du panache pour installer mon salon de couture. Je ne pensais pas le trouver à proximité de chez nous. Je pourrai y venir à pied.

Patricia lui sourit. Son soulagement est évident. Marie-Paule passe un bras protecteur autour de ses épaules. Après quelques secondes, elle reprend la parole :

— Cette maison a été construite en 1912 par Jean-Omer Marchand. C'est un grand architecte, précise-t-elle. On lui doit la conception de plusieurs beaux bâtiments à Montréal. Avec Ernest Cormier, un autre architecte, il a conçu l'École des beaux-arts, située au 3450, rue Saint-Urbain.

— Là où tante Alice enseigne le dessin et le modelage ? hasarde Patricia.

Marie-Paule approuve de la tête.

— Pour en revenir à cette résidence de deux étages que je viens d'acheter, elle est de style néo-Tudor.

L'adolescente fronce les sourcils. Elle n'a aucune idée de ce dont sa mère parle.

— Ce style s'inspire de l'architecture traditionnelle anglaise et écossaise, plus précisément celle des manoirs du XVI^e siècle, lui explique Marie-Paule. Généralement, ils sont revêtus de briques rouges et ont des fenêtres à meneaux.

— M. Marchand devait avoir plusieurs enfants pour bâtir une maison aussi grande, en déduit Patricia.

— Il n'a eu qu'une fille, nommée Raymonde.

— Ah! s'étonne l'adolescente qui peine à suivre le raisonnement de cet homme.

Marie-Paule ne juge pas utile de l'informer que Jean-Omer Marchand a grandi dans un milieu plutôt modeste et ouvrier. Se construire une vaste résidence à Westmount était pour lui une façon de montrer son ascension sociale. Marie-Paule comprend son point de vue. N'achète-t-elle pas cette maison pour asseoir confortablement sa réputation? *Je vois grand et c'est très bien ainsi*, se dit-elle en imaginant déjà plusieurs possibilités pour la décoration intérieure.

— Combien de temps a-t-il habité ici? s'enquiert Patricia.

— Jusqu'à son décès survenu en 1936. Sa femme et sa fille ont loué la maison et se sont installées à Paris, le temps que Raymonde fasse ses études. M^{me} Marchand a sans doute vendu la maison à la fin des années 1940. Bon, il faut partir, dit Marie-Paule après avoir consulté sa montre.

— Déjà? On vient à peine d'arriver.

— Je croyais que tu trouvais cet endroit triste et que tu étais pressée de quitter, se moque gentiment Marie-Paule.

Patricia a un sourire embarrassé.

— Je te taquine, ma grande. N'empêche qu'il faut y aller si tu veux arriver à l'heure.

— Oui, tu as raison. M^{me} Odette se montre très sévère envers les élèves qui sont en retard. Elle peut même leur interdire l'accès au cours.

— La ponctualité est l'art de faire preuve de respect envers soi-même et envers les autres, que ce soit à l'école, au travail ou dans la vie de tous les jours. Ne l'oublie pas, lui recommande Marie-Paule, qui ferme la porte d'entrée à double tour.

Rapidement, elles montent dans la voiture stationnée devant la résidence. Durant le trajet, Marie-Paule converse avec sa fille. Depuis que Patricia est inscrite à l'École supérieure de diction française, située sur la rue Saint-Hubert, cette dernière ne tarit pas d'éloges au sujet de l'institution. Et aujourd'hui ne fait pas exception. L'adolescente montre beaucoup d'assiduité et une maturité étonnante. Un peu trop parfois. Marie-Paule aimerait qu'elle se permette de temps en temps un brin de folie.

— Ce n'est pas ici qu'il fallait tourner, maman.

Marie-Paule répond par un signe de tête affirmatif et rebrousse chemin. *Comme quoi il faut éviter d'être distrait au volant*, se sermonne-t-elle.

— Pile à l'heure, lance-t-elle, victorieuse, quand elle se gare devant l'école.

— Merci, maman, répond Patricia, qui ouvre déjà sa portière. À tantôt, ajoute-t-elle avant de se dépêcher de rejoindre deux jeunes filles.

Marie-Paule les suit des yeux un moment, se demandant ce que l'avenir leur réserve. Rêvent-elles de devenir comédiennes, chanteuses ou animatrices ? Ce sont des métiers difficiles dans un marché du travail incertain. *À leur âge, elles ont bien le droit de rêver*, se dit-elle en démarrant. Quant à moi, j'ai du travail qui m'attend.